

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 90 (1961)
Heft: 14

Artikel: L'orthographe phonétique
Autor: Rivière, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'orthographe phonétique

Conte-anticipation

Interdit aux voitures, le chemin rocailleux grimpait, s'agrippant aux flancs presque abrupts de la montagne. M. l'Inspecteur, en tournée, « suait, soufflait, était rendu », tandis que le chemin s'allongeait désespérément et montait toujours. Il déboucha enfin sur une bande de terrain plus proche de l'horizontale que de la verticale, et au fond de laquelle s'égaillaient, autour du clocher, les maisons rustiques d'un village. M. l'Inspecteur reprit son souffle, s'épongea le front et parvint à la petite école. Il en poussa la porte, salua la maîtresse de quelques mots aimables, fit asseoir d'un geste les enfants qui s'étaient levés d'un mouvement unanime. Il avisa une chaise et s'installa dans un coin de la salle : « Continuez votre interrogation, Mademoiselle ! »

Le bourdonnement monotone des récitations lui parut d'abord une informe et rude berceuse ; puis, insensiblement, ses yeux se fermèrent, sa tête s'alourdit ; vaincu par la fatigue et le chaud soleil de la saison, M. l'Inspecteur s'assoupit.

Quand il se réveilla, il lui sembla qu'il avait dormi longtemps, très longtemps ; il eut l'impression étrange de vivre un conte de fées ; il pensa que la Belle au Bois dormant avait dû éprouver, au bout de son long sommeil séculaire, des sensations de résurrection analogues aux siennes. Ce n'était pas d'ailleurs une illusion ; la classe avait changé ; elle s'était modernisée ; elle était tout encombrée d'appareils et de mécaniques ; elle était climatisée ; la maîtresse était toujours jeune, mais ce n'était plus la même maîtresse.

M. l'Inspecteur regarda le tableau. Il eut un frisson. Il ne comprenait pas ce qui s'y trouvait inscrit : « Aurais-je été transporté dans quelque pays étranger ? se demanda-t-il. Ou notre chère patrie n'aurait-elle échappé à la sauvage domination de Hitler que pour tomber en quelque autre esclavage qui lui aurait arraché la belle langue de Racine ? » M. l'Inspecteur, à cette pensée, se sentit tout triste et regretta son profond sommeil. L'inscription lui parut être d'abord du petit nègre : « A la suite de quelque retour de l'histoire, notre pays serait-il devenu une colonie de l'Afrique ? » se demanda-t-il encore. Sous une date du XXI^e siècle, il s'efforçait de déchiffrer des mots étranges :

S éte pâdâ l'orœr d ünē profôdē nwi.
Ma merē Jezabel devâ mwa s e môtre,
Kom o jur dē sa mor pôpœzémâ pare.
Se malœr n ave pwêt abatü sa fyerte ;
Mem el avet âkor set eklat âprôte

Dôt el ü swê dë pêdr e d orne sô vizaj,
Pur repare dez â l ireparabl utraj ¹.

Pourtant, sous ces lignes bizarres, l'institutrice s'exprimait en français et les enfants répondaient en français. M. l'Inspecteur sentit son cœur rassuré et soulagé. Mais le tableau l'intriguait. Il reconnaissait, ça et là, des bribes de mots français. Tout à coup, le début du deuxième vers lui rappela *Athalie* et *Racine* ; un passage qu'il savait par cœur surgit dans sa mémoire. Il avait trouvé la clé de ces mystérieux hiéroglyphes.

D'ailleurs, l'institutrice, comme si elle avait compris le trouble intérieur et les perplexités du vieil inspecteur, continuait d'étudier le texte. Un enfant écrivait au tableau, en colonne, quelques mots :

j ete, tü ete, il ete, ilz ete ².

M. l'Inspecteur crut reconnaître une conjugaison et deviner l'imparfait du verbe être. Il eut une moue dédaigneuse : « Décidément, pensa-t-il, les enfants n'ont plus d'orthographe. On parlait déjà au XX^e siècle de la crise de l'orthographe. Mais je dois avouer que jamais, au cours de ma carrière, je n'ai rencontré une conjugaison aussi sommaire et incorrecte ». Il fut tout éberlué lorsqu'il entendit la jeune institutrice déclarer :

– C'est parfait !

Puis il lui vint immédiatement comme une illumination, et les enfants le regardèrent d'un œil inquiet, à son tressaillement joyeux : « J'ai compris, s'écria-t-il intérieurement ; on a adopté l'orthographe phonétique pendant mon sommeil ! C'est vraiment simple, en effet. Quatre mots ! La même orthographe pour chacun ; et une orthographe très commode. » Il négligea la différence de sonorité entre *é* et *ai*, qui n'était point marquée par cette nouvelle orthographe. La maîtresse demandait maintenant :

– Conjuguez à l'imparfait : j'étais à Paris.

¹ C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encore cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orne son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

(Le texte en orthographe phonétique est écrit selon le système de M. Grandjouan qui fut secrétaire de la Commission française pour l'étude de la Réforme de l'enseignement.)

² j'étais, tu étais, il était, ils étaient

M. l'Inspecteur vit un autre élève aligner au tableau :

j etez a Pari, tū etez a Pari,
il etet a Pari, ilz etet a Pari ¹.

M. l'Inspecteur sentit son enthousiasme décroître. « On a cru simplifier l'orthographe, se dit-il ; mais on a compliqué la conjugaison ; chaque temps va donc se conjuguer de deux façons différentes, avec deux orthographes différentes, selon qu'il y a liaison ou non. Ces liaisons n'ont donc pas disparu de la langue. Au fond, c'était peut-être aussi simple d'avoir toujours le même temps avec la même orthographe qui justifiait la liaison. » Et il compara dans son esprit ces quatre formes parentes et intangibles : *j'étais, tu étais, il était, ils étaient*. Son estime pour le successeur de ce stupide XIX^e siècle en fut toute réconfortée. Et il guigna d'un air goguenard les orthographes que la jeune maîtresse s'efforçait de faire distinguer et écrire correctement. Elle faisait comparer :

	Se	malœr	n	avz	pwêt	abatü
avec	el	avet	âkor			
	S	e	môtre			
avec	s	et	efôdre			
	el	ü	sivê			
avec	el	üt	ünë	recôpâs'		
	elz	ür	swê			
avec	elz	ürt	üne	recôpâs' ² .		

Délaissant les verbes, l'institutrice faisait remarquer d'autres irrégularités d'orthographe parmi les autres parties du discours.

M. l'Inspecteur vit défiler au tableau :

	<i>pâdâ</i>	<i>l orœr</i>
et	<i>pâdât</i>	<i>ünë nûi</i>
	<i>ünë</i>	<i>profôdë nûi</i>
et	<i>ünë</i>	<i>nwît epesë</i>
	<i>devâ</i>	<i>mua</i>
et	<i>devât</i>	<i>el</i>
	<i>set</i>	<i>eklat âpraête</i>

¹ j'étais à Paris, tu étais à Paris,
il était à Paris, ils étaient à Paris.

² Ses malheurs n'avaient point abattu
elle avait encore
s'est montrée
s'est effondrée
elle eut soin
elle eut une récompense
elles eurent soin
elles eurent une récompense

et *set ekla* terrible,
 pwêt abatü
 et *pwê* repare ¹.

Il sentit sa tête éclater : « Dieu ! quelle complication ! gémit-il intérieurement. L'orthographe phonétique ne mène-t-elle pas plutôt à la double orthographe ? »

A ce moment de ses cogitations, le vieil inspecteur entendit la nouvelle maîtresse déclarer :

– Nous allons maintenant aborder le pluriel.

– Voilà une question qui a dû être bien simplifiée, pensa l'inspecteur.

Il observa le tableau :

	<i>o</i> jur
et	<i>oz</i> armë
	<i>oz armez</i> fidel
et	<i>oz armez</i> ami
	<i>de malær</i>
et	<i>dez á</i>
	<i>de malærz</i> afrë
et	<i>dez áz</i> âtie
	<i>se malær</i>
et	<i>sez</i> abi
	<i>sez abi</i> nwar
et	<i>sez abiz</i> elime
	<i>sez eklaz</i> âproête
et	<i>sez ekla</i> terrible ² .

« Trois orthographes pour le mot *éclat* ! rugit-il intérieurement : *ekla*, *eklat*, *eklaz*. *Ekla* et *eklat* au singulier ; *ekla* et *eklaz* au pluriel. Nous n'en avons que deux : une pour le singulier, une autre pour le pluriel. C'était aussi simple. La lettre du pluriel ne marque plus qu'accidentellement le pluriel ! Je demande grâce. Qu'on me renvoie à Noël et Chapsal, à Larive et Fleury ou à Maquet et Flot ! »

¹ pendant l'horreur
 pendant une nuit
 une profonde nuit
 une nuit épaisse
 devant moi
 devant elle
 cet éclat emprunté
 cet éclat terrible
 point abattu
 point réparé

² aux jours
 aux armes
 aux armées fidèles
 aux armées amies
 des malheurs
 des ans
 des malheurs affreux
 des ans entiers
 ses malheurs
 ses habits
 ses habits noirs
 ses habits élimés
 ses éclats empruntés
 ses éclats terribles

Mais l'institutrice, impertubablement, faisait remarquer, à ses élèves dociles et attentifs, les deux orthographes de l'adjectif possessif :

só vizaj
et sôn ami ¹ ;

les deux orthographes du pronom relatif *dont* :

dót el ü
et dó tû ü ² ;

les deux orthographes de l'infinitif des verbes en *re*, selon que l'on prononçait ou non l'*e* muet final :

dë pèdr e d orne
fut comparé à
dë pèdrë lë tablo ³.

M. l'Inspecteur grogna : « Et on croit ainsi simplifier l'orthographe ! N'est-ce pas plutôt le compliquer ? N'est-il pas préférable que chaque mot ait toujours la même graphie ? »

Comme si elle répondait à une question silencieusement formulée tout à l'heure par son visiteur, l'institutrice expliquait à ses élèves éperdus, que depuis l'utilisation de l'orthographe phonétique, les liaisons disparaissaient progressivement, mais qu'elles n'étaient pas encore toutes abandonnées, et que leur étude restait néanmoins nécessaire si l'on voulait goûter pleinement toute la poésie classique et romantique, parnassienne et symboliste, et même aussi la prose. « Cette réforme, se dit l'inspecteur, rend donc plus difficilement compréhensibles La Fontaine, Racine, Hugo, dans le texte même ; il n'est plus possible de les aborder sans une « étude », même sommaire ; les voilà coupées du peuple et des enfants. Au prix des quelques complications de l'orthographe traditionnelle, dont on pourrait d'ailleurs encore sagement limiter le nombre, qu'il nous reste permis de toujours pouvoir facilement accéder à ce trésor de la pensée, de la poésie et de la langue française, car ce trésor est lui-même une des plus belles richesses de l'art universel et de la pensée humaine. »

M. l'Inspecteur respira profondément, s'ébroua, ouvrit les yeux avec peine : « J'ai dû ronfler » s'inquiéta-t-il, à part lui, tout honteux. Il se retrouva dans la classe de 1960, sous les chauds rayons du soleil qui entraient à flots par la fenêtre. Il ramassa prestement son carnet qui était tombé à terre et jeta un coup d'œil furtif pour vérifier que

¹ son visage
son ami

² dont elle eut
dont tu eus

³ de peindre et d'orner
de peindre le tableau

les élèves ne s'étaient pas aperçus de sa somnolence. « Heureusement, j'ai rêvé ! » pensa-t-il. Puis il sourit d'aise et de satisfaction à la pensée qu'il pourrait encore goûter l'harmonie racinienne dans la forme même (ou presque) que lui avait donnée Racine. Et, se félicitant de n'avoir pas à contrôler l'enseignement de l'orthographe dite phonétique et simplifiée, il se fit remettre quelques cahiers et vérifia les dictées.

C. RIVIÈRE

La maison que j'habite

Nous avons le plaisir de faire connaître aux lecteurs du Bulletin pédagogique un spécimen intéressant de rédaction, rédigé par une jeune élève de la classe de 4^e, à l'école du Botzet, lors de l'examen officiel du 30 juin dernier. Ce travail nous a paru digne de mention et susceptible d'intéresser le Corps enseignant ¹.

Des cris joyeux annoncent la venue des écoliers. En quelques bonds, ils gravissent les escaliers de pierre qui amènent à leur appartement. Des portes se referment et, bientôt, tout s'apaise. J'escalade à mon tour les escaliers en me soutenant à la rampe de bois. J'ouvre la porte et je m'enfonce dans la cuisine où je dégusterai les mets savoureux qu'a préparés maman.

Au dehors, une balançoire accueille à bras ouverts ses petits camarades de jeux. Un carré de sable attire les bambins qui, un bidon d'une main, une pelle de l'autre, construisent de grands châteaux.

Quelques gourmands dérobent furtivement un des pruneaux que produisent de grands arbres aux feuilles rouges. D'autres, plus friands, d'amusements, s'ébattent au soleil en lançant adroitement de grands avions dont ils sont les fiers constructeurs. Une fillette tape avec acharnement un tapis. Ouf ! elle achève son travail. Elle enroule le long tapis, ramasse sa brosse, et remonte l'escalier en ma compagnie.

Nous décidons de grimper au galetas, car nous aimons beaucoup fouiller les vieux souvenirs. Un grincement, un cliquetis de clefs et nous nous retrouvons dans le grenier. Une voix grondeuse s'élève. Nous descendons en trombe l'escalier.

Une scène peu banale se déroule alors sous nos yeux. La concierge, en proie à une vive colère, gronde un garçon polisson. Mais bientôt la concierge nous quitte. Tous continuent, insouciants, leurs amusements.

Ma maison m'offre des joies et des émotions.

J. P. (10 ans)

Les mois de l'année

Nous avons à chaque instant sur les lèvres le nom des mois de l'année, mais bien peu, en réalité, savent d'où ils tirent leur origine.

Ils sont très anciens : ils datent de Jules César qui, en 46 avant Jésus-Christ réorganisa le calendrier.

¹ Il sera agréable à nos lecteurs d'apprendre que la rédaction de M^{lle} Catherine Schmid, insérée dans le *Bulletin* de juillet a obtenu le premier prix de la catégorie médiane lors du dernier concours de la *Journée européenne des Ecoles*.